



BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ
DE
VÉNERIE

21, Rue de Clichy, PARIS-IX^e — N^o 25. OCTOBRE 1962.

SERVANT-SERVANT

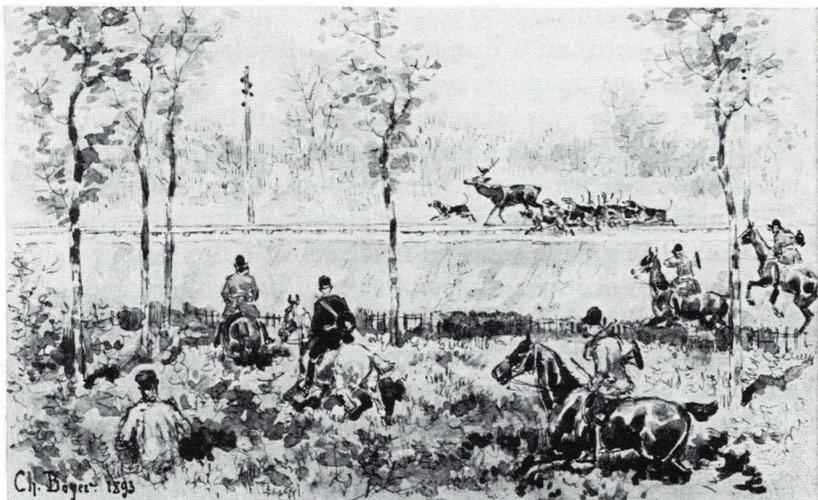
Parmi les grands veneurs du siècle dernier, M. Alexandre Servant occupe une des premières places. Il a laissé seize gros albums contenant les comptes rendus de ses laisses courre et des observations très personnelles et fort intéressantes sur la manière de chasser de ses équipages, non seulement des chiens, mais encore des piqueux, valets de chiens, gardes et autres desservants. Quelques-uns de ces volumes sont illustrés de charmants croquis aquarellés de Ch. Boyer.

Tous ces documents sont en possession de M^{me} la Comtesse de Galard Terraube, petite-nièce de M. Servant et grâce à eux, le Comte des Nétumières a écrit un important historique de la Vénerie de M. Servant. L'extrême amabilité et la parfaite obligeance de M^{me} de Galard et de M. des Nétumières nous ont permis de condenser en quelques pages ce travail de bénédictin.

M. Alexandre Servant, né à Paris en 1822, a passé sa jeunesse au château de Presles (Seine-et-Oise), ancien rendez-vous de chasse des Princes de Conti, situé entre les forêts de Carnelle et de l'Isle-Adam. Il prit goût à la vénerie en suivant l'équipage de son beau-frère Jules Delchet qui courait le lièvre autour de la « Garennette » de Presles ; devenu maître d'Équipage à la mort de ce dernier, il découpla sur le chevreuil en Carnelle et l'Isle-Adam, avant de monter un important vautrait et un très bel équipage de cerf. Sa grande passion a toujours été le courre du sanglier qui convenait mieux à son tempérament : il aimait le risque et la lutte.

Il chassa jusqu'en 1893 où sa santé l'obligea à abandonner la vénerie : il s'éteignit le 1^{er} mai 1897 en son hôtel, 6, rue de Braque à Paris.

« N'est pas veneur qui veut », proclame certain jour M. Servant narquois. En effet, il n'est pas donné à tous d'avoir une santé de fer, de posséder l'instinct et l'amour véritable de la chasse, des principes bien arrêtés, la ténacité et la volonté de réussir, d'être bon et hardi cavalier, de savoir utiliser un cheval, d'être capable de former et de diriger un équipage, enfin d'avoir des aptitudes de chef pour choisir le personnel auxiliaire indispensable, savoir le commander, s'en faire obéir et s'imposer à lui..., qua-



lités qu'on trouve réunies chez M. Servant. Sa santé lui permettait toutes les imprudences. Le 7 février 1888, à soixante-six ans, après cinq jours de fièvre, il se lève péniblement, dans son domicile parisien, prend le train pour Lamorlaye (c'était jour de chasse à Chantilly); encore à jeun, il se fait hisser sur son cheval. L'attaque est heureusement rapide et le sanglier tombe mort à 4 heures dans les marais de Lamorlaye devant quarante chiens après une chasse de deux heures un quart très vite, Maître d'Equipage, toujours en tête. Celui-ci descend de cheval, rentre à Paris, toujours à jeun, prend un potage et se déclare guéri, pas même fatigué.

« Quand un vrai veneur a fait une bonne journée il dîne n'importe où, quand il dîne...; en dînant il chasse...,

avant de s'endormir, il chasse, ses rêves sont remplis des émotions du jour et quand il s'éveille il chasse encore... » (Lettre écrite le 15 octobre 1886 par M. Servant au Marquis de Cherville à propos des invités qui, les jours de chasse, ne pensent qu'au « train de 5 heures » pour revenir dîner à Paris.)

M. Servant était avant tout un veneur consciencieux; pour lui, un animal n'était vraiment forcé que s'il était « pris » par les chiens; pas d'Équivoque et quand, lors d'un hallali mouvementé, le Maître d'équipage impassible et les bras croisés entendait murmurer derrière lui : « carabine, couteau », il se retournait froidement : « Si mes chiens veulent manger ce sanglier, qu'ils le prennent ! » Aider les chiens en pleine bataille, c'était leur faire injure. M. Servant était un cavalier « intrépide ». Il écrit le 23 janvier 1880 : « Gelée — 10°. Seul de nous tous, à cheval, j'ai fait mettre à chacun de mes chevaux douze crampons en acier et je galope ainsi à l'intérieur et à l'extérieur de la forêt sans m'occuper du verglas ou d'une rivière à passer sur la glace au galop. Toute ma vie, depuis que je chasse, j'y suis toujours allé sans m'occuper du temps et bien m'en a valu, car presque toujours par le mauvais temps on réussit; les chiens chassent bien plus chaudement par le froid et par la neige, l'odeur de la terre étant annulée, la voie n'est plus absorbée en partie par cette odeur, elle est bien plus chaude au point que mes anglais, volant sur la voie, criaient comme mes poitevins...

« A Fontainebleau et à Villers-Cotterets, avec la volonté ferme de ne jamais manquer une chasse, quelque temps qu'il fasse, je me mis à chasser par la neige et je m'aperçus que c'était très facile et sans le moindre danger... On peut chasser parfaitement quand la terre a été couverte par la neige avant d'être gelée : plus il y a de neige, quand il gèle, plus le courre est bon et sans danger... »

Ces chasses par neige, gelée et verglas n'offrent pas moins de sérieux inconvénients pour... les chevaux et les chiens. Jambes de chevaux cassées et chiens rendus boiteux par la peau du talon usée à vif...

Quant aux qualités de chef de M. Servant, sa lettre du 12 janvier 1877 à son piqueur Amour en fait foi : « Il

ressort de votre lettre que le désaccord commence dans mon chenil, je vois cela avec chagrin et je m'empresse de venir vous donner mon avis à ce sujet : vous savez l'intérêt que je vous porte; les longues années que nous avons passées ensemble doivent vous dire de me bien écouter et de me croire.

« D'accord avec vous j'ai pris cette année des hommes de premier ordre; ils ont accepté d'être, Lambert sous vos ordres, Laverdure sous les ordres de Lambert et sous vos ordres. Vous voilà donc le chef de deux hommes capables, intelligents, dont le passé est excellent. Vous avez là une belle mission pour vous et pour moi, c'est de diriger ces deux hommes avec décision, régularité, fermeté et amitié.

« Vous devez vous mettre tout à fait en dehors d'eux, vous êtes le chef; ils doivent faire tout ce que vous voulez; il faut vous arranger à ne leur demander que le possible et vous serez bien servi par eux; moi j'en aurai tous les avantages, je serai gaiement servi par tous et ne verrai que des figures contentes et d'accord chaque fois que j'arriverai. Ainsi donc je compte sur vous pour satisfaire l'un et l'autre dans leur travail, leurs besoins et leurs désirs, autant que c'est compatible avec nos conventions avec eux et avec le devoir... »

Voilà bien un langage de chef et ce chef a pour son personnel des égards, comme le montrent les deux anecdotes suivantes :

Le 4 janvier 1887 à Villers-Cotterets, en allant aux branches, un tiers-an puis un ragot sautent devant les cavaliers. Chacun de dire : Attaquons! Mais le Maître d'équipage, toujours correct et suivant les principes de bonne vénerie, répond : « Non, Messieurs, il nous faut un sanglier attaqué à trait de limier et, bien attaqué, il sera sûrement pris : un animal attaqué sur pied a de l'avance, en conserve et fait des chasses de cinq à six heures et souvent on ne le prend pas... » Bref, on attaque à midi et demi un ragot qui tombe mort devant les chiens après deux heures de chasse très vite.

Une autre raison avait guidé M. Servant dans sa décision : ses hommes ont passé la matinée au bois : rembucher

un sanglier est un travail pénible et délicat. Attaquer un animal vu fuyant quand au rapport la plupart des brisées semblent bonnes, c'est douter du travail des hommes auxquels il faut faire confiance pour ne pas les rebuter.

Une autre fois, le 8 mars 1893, prise d'un cerf 3^e tête dans les marais de Coye à 6 heures du soir. Curée aux flambeaux à la vénerie. Tout le monde s'éclipse pour dîner le soir à Paris : M. Servant reste seul et doit se faire les honneurs à lui-même. Il n'a jamais manqué de faire honneur à ces hommes quelque heure que ce soit après une prise : c'est inspirer le respect à son personnel et à ses chiens.

Six piqueurs se sont succédé à la tête de l'Équipage. M. Servant, très dur pour lui-même, l'était aussi pour ses hommes; il écrit en 1888 : « Mes trois piqueurs sont sans ambition, ne sont pas passionnés pour la chasse et tout homme qui ne l'est pas rend de mauvais services : ce métier étant des plus durs, il faut le faire autant pour soi que pour le Maître d'Équipage, ou ne pas s'en mêler. »

M. Servant n'a pas été seulement un veneur passionné mais aussi un artiste, recherchant partout la perfection. La journée de chasse commençait par un déjeuner soigné chez « Cornette », l'hôtelier de Presles qu'il a découvert, installé et formé.

Puis un break à cinq chevaux conduisait les veneurs au rendez-vous, toujours choisi dans un joli site. Ici, la meute hardée sous la surveillance des valets de chiens; plus loin les chevaux sous leur couverture, tenus en main par quatre piqueurs d'écurie en tenue bleue à parements bleu plus foncé, contrastant heureusement avec la tenue rouge galonnée, gilet et culotte bleus de l'Équipage. A l'écart, le darboulin, carriole attelée d'un cheval, apportant au rendez-vous le déjeuner des piqueurs et des valets de limiers, ramenant les limiers et, après la chasse, la tête et la nappe du cerf forcé.

M. Servant attachait une grosse importance à la curée; sans se soucier de l'heure, il la voulait belle, imposante, suivant un cérémonial bien étudié; il la considérait avant tout comme la récompense des hommes du chenil et de l'écurie, heureux de faire entendre les nombreuses fan-

fares prévues au programme, sonnées avec entrain et d'une façon impeccable.

Dans la correspondance de M. Servant, se trouve la réflexion suivante : « Il faut que les hommes comprennent que je ne les ai pas pris pour monter à cheval, piquer, appuyer les chiens et souvent les empêcher de prendre. » M. Servant ne demande pas à ses piqueux de mener la chasse, mais de donner une bonne brisée à des poitevins qui alors ne manqueront pas leur cerf.



« Chaque fois que tous les piqueux perdent la chasse, on la retrouve marchant bien et on prend généralement; seuls, les chiens ont bien chassé. » M. Servant reproche à ses hommes d'être inexistantes comme valets de limiers. Un dessin de Moreau (trop exact!) montre Débuché, son chien attaché à un poteau de carrefour, braquant une énorme lunette sur une harde que Courrioux a fait sauter à dessein... pour reconnaître s'il s'y trouve un animal courageux. Au rapport, l'homme donne une troisième tête... Sortent trois biches et un daguet.

« L'embaumure donne trois cerfs; sortent trois biches. On attaque un cerf soi-disant seul : sortent six animaux,

etc... » M. Servant écrit encore : « On dit des veneurs prenant part à un laisser courre, qu'ils suivent la chasse; mais suivre la chasse n'est pas la précéder. Une fois à cheval, mes hommes ne songent qu'à précéder la chasse, ne savent jamais l'animal qu'ils chassent que par « on dit » et supposition; ils coupent la voie, sonnent devant, enlèvent les chiens, ne descendent jamais de cheval pour reconnaître le pied de leur animal, crient aux chiens mal à propos, les empêchent d'entendre; ceux qui reprennent la voie et forment une tête difficile à retrouver, au lieu de suivre les chiens, les laisser faire, les appuyer par derrière seulement, sonnont modérément à distance, jamais en tête... Ne pas trop habituer les chiens à la trompe ni à suivre leurs chevaux... »

Pour ce qui est de l'attaque, M. Servant est intransigeant. Il n'admet pour le sanglier que l'attaque à trait de limier d'un animal « seul et connu ». Pour le cerf, il préconise l'attaque avec des rapprocheurs. Cependant, il admet le découpler de meute à mort, à condition d'avoir « un rapport très sûr ».

La chasse à courre du sanglier a été la grande passion de M. Servant parce que le « Maître » y a autant de part que ses chiens, s'il veut dominer l'animal, le prendre vite et empêcher « le mal qu'il pourrait faire aux chiens et aux chevaux ». Parce que le plus résistant, le plus dur et le plus dangereux, c'est l'animal le plus sportif. M. Servant aime la lutte et le risque; il attaque de préférence le mâle en pleine force et le mieux armé. Quand après une longue et belle chasse, le ragot à bout de forces est coiffé par la meute, le Maître d'Équipage intervient par humanité pour le vaincu et le dague lui-même, restant fidèle à sa devise : Servant servant.

M. Servant veut des chiens anglais d'un beau modèle, tenaces, braves, vites pour étouffer l'animal; il les veut aussi de change, ce qui est extrêmement difficile : pour obtenir des chiens de change, pense M. Servant, il faut les avoir très sous le fouet et user très peu des armes à feu. Il faut que les chiens portent bas leur sanglier et aient la curée chaude.

« L'attaque à trait de limier est la plus noble, la plus

belle et la plus sûre », écrit M. Servant. Elle donnait des résultats excellents mais avant tout, silence complet jusqu'au découpler. Pas de trompe! Le valet de limier met le sanglier debout, le pousse jusqu'à la première route, s'arrête et brise. Le veneur en observation le plus rapproché part en silence chercher la meute; les valets de chiens attachent les hardes à des baliveaux... M. Servant fait découpler cinquante chiens en même temps et alors commence le bruit, sonneries et cris. Le sanglier,



alerté par le valet de limiers, a quitté prudemment sa bauge; il s'est arrêté à la prochaine enceinte et n'entend plus rien. Subitement, il se trouve entouré de cinquante chiens hurlant. Rudement mené par la meute, l'animal s'étouffe, se force et après quelques heures de poursuite sans merci, il est porté bas sans pouvoir faire grand mal à ses adversaires.

Pour une compagnie, l'attaque est plus délicate; il faut à tout prix séparer une bête de compagnie. Il faut travailler avec les valets de limiers, leur chien à la botte, sans aucun bruit; un animal se sépare alors sans y penser et on peut se porter à la voie et l'attaquer vivement. « Généralement, quand on attaque sur une

compagnie de meute à mort, on est certain de faire plusieurs chasses et c'est un hasard si l'on réussit. » M. Servant reconnaît cependant que souvent les chiens rallient sur le sanglier le plus fort, surtout si c'est un mâle au moins ragot, type d'animal qu'ils attaquent le plus souvent, délaissant de ce fait les laies dont l'odeur leur est moins habituelle.

Selon M. Servant, bêtes de compagnie, ragots, solitaires ne se comportent pas de même devant les chiens; chasse et moyens de défenses très différents.

Les animaux de 60 à 120 livres ne songent qu'à retrouver la compagnie dont ils ont été séparés : d'où voies qui se croisent, change impossible à garder, plusieurs animaux échauffés et ayant à cet âge peu d'odeur individuelle. Le soir, la laie réunit toute la famille attentive et disciplinée. Le ragotin, animal subtil, constamment dans les taillis, les épines, les buissons, cherche sans cesse le change et fatigue les chiens. Il doit être chassé très sagement et très habilement : ne jamais sonner en tête, ni dépasser les chiens; ne pas suraller la voie, ne pas couper le sanglier sur son passage et le faire rebrousser chemin, ce qui provoque un balancer pendant lequel l'animal a gagné un taillis, y embrouille ses voies, se faisant chasser comme un lapin et reprend de l'avance. Un bon veneur ne doit pas s'occuper de l'animal ni chercher à le voir (on ne le prend pas à la course). Il faut chasser derrière les chiens, revoir de la trace aussi souvent que possible et avoir toujours la chasse devant soi.

Le ragot de deux ans quitte sa famille pour vivre seul mais reste en contact avec la compagnie qu'il protège. Dès le lancer, il perce hardiment, prend un grand parti et cherche le change dans des compagnies étrangères.

Les tiers-an, les quartaniers et les solitaires se comportent à peu près de la même façon. Bref, le sanglier mâle, à partir de deux ans, se rencontre soit seul, soit mêlé au moment du rut, à une compagnie.

Rarement le vautrait attaquait successivement deux animaux : cependant le 25 février 1888 en Chantilly, après un ragot pris à 2 h 1/4 près de la table et dont les honneurs furent faits à M^{me} la Duchesse d'Uzès, un

ragotin attaqué à 3 heures au carrefour de Montgrésin est pris en deux heures dans les marais de Lamorlaye. A propos de ce double hallali, M. Servant faisait la réflexion suivante : « A remarquer que les chiens qui viennent de porter bas un animal sont bien moins criants sur le deuxième qu'ils chassent d'autant plus vite qu'ils crient moins. »

M. Servant était lieutenant de louveterie; ardent veneur, il était également un grand chasseur à tir : il organisait avec grand soin ses battues de destruction en Villers Cotterets, donnait des instructions très détaillées aux tireurs mais était implacable sur la discipline à observer.

L'équipage de cerf qui n'a chassé que très rarement de 1882 à 1886, fut reconstitué en 1887, la disparition du sanglier mettant le vautrait en chômage. M. Servant explique comment il a procédé : « J'ai loué la forêt de Chantilly pour sept ans de 1887 à 1894 et le Duc d'Aumale m'a autorisé à y finir la saison 1886-1887. Retenu à Villers-Cotterets par mon vautrait, j'ai renoncé à venir moi-même à Chantilly pour recréancer mes chiens de cerf qui n'avaient pour ainsi dire pas chassé de 1880 à 1887. Je maintenais la race de mes poitevins par un élevage annuel, conservant une quinzaine de lices et vendant le surplus. Je n'avais donc que quinze à vingt chiens de deux à huit ans, n'ayant presque jamais chassé, mais de race pure, doués de toutes les qualités : vites, criants, très doux, très obéissants, excessivement craintifs, s'aplatissant par terre devant le fouet; le trot d'un cheval passant près de la futaie qu'ils traversaient et le son de la trompe les enlevaient de la voie tant ils étaient habitués à se promener derrière un cavalier et non à chasser. Il s'agissait donc de les créancer et cela avec beaucoup d'habileté, de connaissance de la vénerie, ce qui manquait aux deux amis qui avaient accepté de diriger les piqueurs et valets de chiens que j'avais retirés du personnel du vautrait et envoyés au chenil de la cave avec quarante chiens et deux chevaux pour l'Isle-Adam et Chantilly. Neuf chasses sans résultat! Agacé, je vais moi-même diriger le 14 avril une attaque en forêt du

Lys : je fais retirer quatre chiens anglais, les meilleurs, mais trop vites, au mécontentement de mes hommes : en retirant les chiens trop vites, le gros de la meute qui est de change ne se rebute pas et chasse gaiement. Je retire les cinq poitevins les plus lents; je prends deux élèves poitevins, les met à la voie de deux cerfs donnés par Débuché; au bout d'une heure de chasse très vite, le daguet est séparé; j'arrête les deux chiens et découple vingt poitevins; au bout d'une heure, le daguet était hallali.

De 1887 à 1893, M. Servant se consacre entièrement au perfectionnement de sa meute. La grosse difficulté est le change, dans une forêt vive en animaux.

Le 7 février 1891, écrit M. Servant, un malencontreux ignorant fait découpler un relais dans une enceinte, (bois de Bonnet) où le cerf s'était remis, aplati auprès d'un change. Les chiens prennent le change, enlevant les douze chiens de meute et font manquer le cerf, maintenu par un seul chien qui l'aboie à la nuit noire.

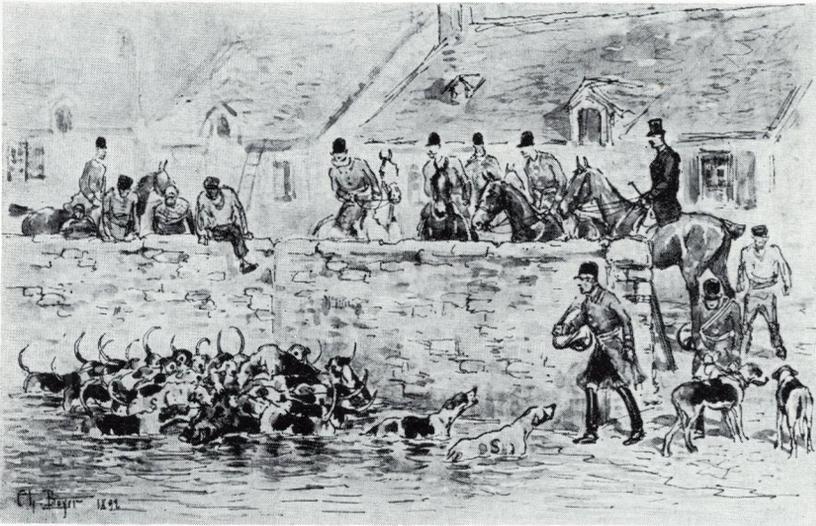
M. Servant attaque en principe le cerf avec deux rapprocheurs; au début de la saison, il fait découpler en silence les vingt chiens les plus vites; au bout d'une heure et demie de chasse, un relais de douze chiens est découplé, puis un second relais de jeunes chiens. Ainsi se forme une meute de quarante chiens avec cinq ou six chiens de tête bien criants et marquant le change.

Par la chaleur, le relais n'est donné qu'à la dernière extrémité; tête et meute arrêtées pour remettre à la voie au bout de vingt minutes.

Quand par hasard, cédant aux sollicitations de ses amis, M. Servant accepte à contre-cœur de découpler sur deux cerfs et que deux chasses se forment, il estime sage d'arrêter les deux chasses, de recoupler les chiens et de découpler finalement sur le cerf choisi. « Mieux vaut ne pas prendre, s'écrie-t-il, que de prendre deux cerfs! » « Mes Poitevins, écrit M. Servant, dès que je leur donne une bonne attaque, un animal seul (s'il est accompagné de biches, cela n'a aucune importance), c'est un cerf pris. Il n'y a pas à s'occuper d'eux, il n'y a qu'à les suivre. Ils sont déjà devenus comme était mon

vautrait à Villers-Cotterets, tellement mordants que, sans exception, je n'ai pas eu besoin de tirer ou d'aguer un cerf. Ils n'aboient pas un cerf en rond comme partout, ils foncent dessus, le culbutent et commencent à faire curée! »

M. Servant fait sur « la voie » des observations intéressantes : « En début de saison, après un mois d'octobre sec et chaud, voici un vent violent qui fait tomber une pluie de feuilles sèches. La terre en est couverte d'un



épais tapis. Le vent fait tourbillonner ces feuilles, les chiens ne peuvent maintenir la voie recouverte à chaque instant.

« Le sol est, au contraire, couvert de feuilles pourries par la pluie; ces amas en fermentation empestent la terre, éteignent la voie. Tant qu'une légère gelée n'arrivera pas pour purifier et coller la feuille, la situation ne s'améliorera pas.

« Voici l'hiver... Neige abondante, gelée à $- 2^{\circ}$: les chiens chassent bien plus gaiement par le froid, l'odeur de la terre est annulée, le fumet de l'animal a bien plus de force, la voie est plus chaude, les chiens volent... Autre chose : froid vif, un beau soleil paraît à midi,

réchauffant les voies de tous les animaux de la nuit, embarrassant les chiens...

« Au printemps, c'est différent : les premières chaleurs fatiguent les chiens et l'odeur des fleurs que mars fait naître en forêt contribue à affaiblir et à troubler singulièrement la voie...

« On cherche à y remédier en attaquant le matin de bonne heure, mais la chaleur se montre au premier défaut beaucoup plus difficile à relever dans ces conditions. M. Servant préfère découpler en fin de journée, quand la grosse chaleur est tombée. »

M. Servant a mis le plus grand soin dans le choix de ses chiens ; il n'était pas exclusif : son vautrait était composé d'anglais, sa meute de cerf de poitevins le plus près du sang français.

Dans une réponse à un article anglais décrétant que l'Angleterre est le modèle de toutes les nations grâce aux exploits cynégétiques des fox-hounds derrière un renard et qu'au point de vue sport, les Français sont tombés bien bas, le Marquis de Cherville parle du mutisme des chiens anglais. M. Servant lui répond : « ... Permettez-moi de toucher à votre avis sur le mutisme des chiens anglais. Si vous les mettez sur le renard ou sur le cerf, la musique ne sera pas bruyante, mais sur le sanglier c'est différent : le chien cherche et réussit à effrayer son adversaire par la voix... Si un beau jour, il vous plaît de vous convaincre de ce que j'avance, venez me voir chasser en forêt de l'Isle-Adam ou de Villers-Cotterets, vous pourriez assister à un drame à grand orchestre qui changera complètement vos idées sur le chasser du chien anglais quand il est sur une bête noire. » Pour son vautrait, M. Servant voulait des chiens vites et féroces mais il les voulait beaux. Il rêvait de reconstituer la race disparue des Staghounds, chiens plus grands, plus résistants que les fox-hounds et ayant plus de nez. Après avoir étudié dans les moindres détails le type des chiens qu'il voulait introduire dans son chenil, il en avait fait faire plusieurs aquarelles par Condamy ; munis de ces documents et d'indications très détaillées, trois rabatteurs de confiance recherchaient des sujets en Angleterre et

chaque lot expédié en France était examiné avec soin par M. Servant qui renvoyait immédiatement ceux qui ne répondaient pas à son type : 65 à 68 centimètres, corps robuste, membres forts, pieds ronds, poitrail large, épaule inclinée, reins droits, fouet bien attaché, cuisse descendue formant avec le rein un angle droit et relevé, jarret peu coudé, tête fine et intelligente, mâchoires puissantes, oreilles assez courtes, tricolores à manteau. D'où la formation d'une meute unique, qui obtint en 1886



à l'Exposition Canine de Paris le prix d'honneur. Ces chiens, méchants à souhait, chassaient admirablement et n'hésitaient pas à coiffer et à porter bas le quartanier le plus hargneux. Au commencement de 1882, une laie attaquée à 5 heures en Villers-Cotterets, est forcée à la nuit et portée bas par quarante chiens qui font curée en l'absence des veneurs perdus. Survint une querelle qui devint générale; dans la bagarre, deux chiens ont été entièrement dévorés par leurs camarades, ce qu'ont pu constater les piqueurs arrivés à 8 heures du soir sur le lieu du combat.

Pour la formation de sa meute de cerf, M. Servant n'a pas hésité : avant 1876 il avait un excellent équipage de chevreuil avec lequel il forçait un cerf de temps à autre. Au début de 1877, ayant loué la forêt de Fontainebleau, il achetait l'équipage de chiens anglais du Vicomte Aguado, puis à l'automne, les bâtards poitevins de M. Paul Caillard. Il élimina peu à peu les anglais et se consacra à la formation d'une meute française. Malheureusement, Fontainebleau lui échappa en 1880 et il ne put alors découpler qu'une fois en l'Isle-Adam. Le 31 mai 1880 il vendit trente-trois chiens de l'équipage de cerf à M. Henri Ménier.

La meute de cerf resta en chômage jusqu'en 1887 où M. Servant put louer Chantilly et chassa alors régulièrement. Dans le lot de M. Caillard se trouvait un couple de chiens magnifiques, Montjoie et Brémaille, de chez le Vicomte E. de la Besge; ils furent la souche de l'équipage du cerf qui en descendait directement et sans mélange dans des conditions de consanguinité complète. La meute était d'un ensemble magnifique et d'une homogénéité parfaite. Elle fut dispersée aux enchères le 24 novembre 1893 au Tattersall, en même temps que le vautrait et les chevaux.

(A suivre.)